

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. G E F F R O Y

PAR

M. LUCHAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 1^{er} mai 1897.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. G E F F R O Y

PAR

M. LUCHAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 1^{er} mai 1897.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

INSTITUT
1897. — 10.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. G E F F R O Y

PAR

M. LUCHAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 1^{er} mai 1897

MESSIEURS,

Auguste Geffroy, né à Paris, le 20 avril 1820, a enseigné l'histoire dans nos lycées, de 1843 à 1852, à Dijon, à Clermont et à Louis-le-Grand. Il l'a professée dans nos établissements d'enseignement supérieur, à la Faculté des lettres de Bordeaux en 1852, à l'École normale en 1862, à la Sorbonne depuis 1864. Il a dirigé, à Rome, pendant quatorze ans, de 1875 à 1882, et de 1888 à 1895, un séminaire d'archéologues et d'historiens. Il a présidé, tout aussi longtemps, à Paris, le jury du concours d'agrégation,

chargé non seulement de juger, mais, par l'orientation donnée aux études, de préparer et de former nos professeurs d'histoire. Collaborateur fidèle de la *Revue des Deux Mondes* pendant plus de quarante ans, depuis 1850, il n'a cessé d'y faire œuvre d'auteur lu et goûté, et aussi de vulgarisateur brillant, toujours prêt à renseigner l'immense public de la *Revue* sur les progrès de l'histoire, et à lui signaler, dans tous les domaines, les découvertes des historiens. Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1874, il a rempli les Annales de la section d'histoire de ses lectures, de ses notices, de ses comptes rendus, prenant aux discussions de votre Compagnie, avec l'autorité et le charme d'une parole toujours écoutée, la part, trop petite à son gré et au vôtre, que lui laissait le devoir qui l'attachait à Rome. Toute sa vie enfin s'est passée à publier, sur les peuples scandinaves, sur la France du XVII^e et du XVIII^e siècle, sur l'antiquité germanique et romaine, des études pénétrantes ou des livres définitifs. Deux jours avant de succomber à la maladie qui l'emporta, il écrivait encore ce mémoire sur l'élection de Charles-Quint que l'Académie a eu la tristesse de ne pas entendre lire par l'auteur. La mort même n'a pu tarir cette inépuisable fécondité, grâce aux soins pieux d'une femme d'élite, associée étroitement, comme jamais femme n'a pu l'être davantage, aux pensées et aux travaux de son mari, et dont le souvenir, en toute justice, restera inséparable du sien. Il y a donc peu de carrières d'historien aussi soutenues, aussi droites, aussi pleines que celle de M. Geffroy. Qu'on envisage en lui le professeur, l'écrivain, le savant ou le directeur d'école, il n'est pas une

forme de son talent, très souple, qui n'ait été consacrée au progrès des études historiques, pas une heure de sa vie où il n'ait cessé de parler, d'agir, de lutter pour le triomphe de la science, et, par la science, pour la bonne renommée de notre pays.

C'est qu'il avait une haute idée de la mission de l'historien et de l'utilité sociale du savant. Il s'est plu à exprimer cette pensée « que la vérité historique importe beaucoup au triomphe de la moralité parmi les hommes; que l'histoire est un puissant moyen de culture intellectuelle et même de vie intérieure; que l'enseignement historique produit la rectitude du sens et hâte la maturité des esprits. » Il se faisait donc de l'histoire une conception élevée et large, bien qu'étant lui-même un érudit; au moins autant qu'un historien. L'union des idées générales et des faits de détail sévèrement contrôlés, la vue claire des ensembles jointe à cette précision minutieuse sans laquelle il n'y a point de science, en un mot l'alliance étroite de l'histoire et de l'érudition, tels sont les traits essentiels de la méthode de M. Geffroy. Convaincu que l'investigation érudite doit être le fondement même de l'enseignement supérieur, il dirigea dans ce sens ses propres travaux et ceux des étudiants confiés à ses soins. « Sans doute, disait-il, il faut se garder des inutiles curiosités de la science et de la petite érudition, mais existe-t-il beaucoup de vains problèmes, en dehors de l'évidente puérilité, pour qui pratique une sévère méthode? Telle est la gymnastique que nous offrons aux esprits, la croyant cent fois plus salubre et virile que la facilité superficielle et peu scrupuleuse qui est notre véritable ennemi. »

Il était lui-même admirablement armé pour la recherche savante, grâce à sa pratique des langues étrangères, à sa connaissance des travaux allemands et de la bibliographie générale, et surtout à cette sagacité naturelle qui lui permit de résoudre, avec sûreté, les problèmes les plus épineux de la critique de textes. On sait par quelle ingéniosité patiente, par quelle finesse de flair historique il est arrivé à démêler, dans la correspondance de M^{me} de Maintenon et de Marie-Antoinette, les lettres authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Ses travaux sur l'histoire et le droit islandais, ses notices sur les collections manuscrites de Suède, resteront des modèles d'une érudition de bon aloi. Cette érudition, étant solide, ne pouvait avoir rien de pédant : mais il mettait parfois de la coquetterie à en faire montre, comme on le voit par les notes copieuses et les instructives digressions qui accompagnent son étude sur la *Germanie* de Tacite.

Il le fallait, d'ailleurs, pour l'exemple ; car on ne saurait oublier que la méthode de M. Geffroy était une nouveauté méritoire dans l'Université, à l'époque où il commença à produire. Aujourd'hui il est banal de dire qu'un historien doit être savant ; mais lorsque votre confrère, Messieurs, fit ses premiers livres, on n'avait pas encore senti, en France (sauf dans le milieu spécial de l'École des Chartes), le néant des généralités vagues et reconnu le prix de la science exacte. Il était bon d'habituer le public et le corps enseignant à l'appareil sévère du travail érudit. Une rénovation profonde des études d'histoire s'imposait, et Geffroy en fut le précurseur, l'inspirateur, l'apôtre, d'autant mieux écouté qu'il prêchait d'exemple et se prodiguait pour la

bonne cause. Nous recueillons maintenant le fruit de ses efforts; nous vivons à l'aise dans cette atmosphère scientifique qui s'est créée peu à peu autour dont nous depuis trente ans, et qui n'était pas la sienne. La stricte équité veut que notre école actuelle d'érudition historique ne perde pas le souvenir des services rendus et qu'elle ne cesse jamais de reconnaître en lui un des hommes qui ont le plus travaillé à la faire naître et même à lui donner la place qu'elle tient aujourd'hui dans le monde savant.

L'érudition de M. Geffroy ne l'empêchait pas d'avoir la pudeur spéciale à cette catégorie d'écrivains qui se font scrupule d'être ennuyeux. Si la vaine rhétorique et la généralité superficielle lui répugnaient, il aimait à tempérer l'aridité de la science par des comparaisons ingénieuses, par des souvenirs personnels, évoqués à propos pour délasser le lecteur. La méthode rigide imposée, de nos jours, à ceux qui écrivent l'histoire, est peut-être d'une sévérité excessive. Elle exige qu'ils marchent droit au but, les yeux impitoyablement fixés sur l'institution à décrire ou le fait à raconter, sans se permettre le plus léger écart, la plus petite digression, la moindre velléité d'ajouter au récit une note pittoresque ou souriante. M. Geffroy, qui avait tant lu, tant vu, tant voyagé, n'y mettait pas cette rigueur. Il s'échappait de temps à autre et quittait volontiers sa ligne pour l'agrément de ceux qui le lisaient ou l'écoutaient. Parlant des Scandinaves de l'époque romaine et des phénomènes du climat du Nord signalés par Tacite, il interrompt tout à coup son exposé pour rappeler l'impression qu'il éprouva, une nuit qu'il rentrait, au milieu de juin, du parc voisin de Stockholm dans la ville. « Le soleil ne se

montrait pas, mais un clair crépuscule égalait, peu s'en faut, la lumière du jour; il s'en distinguait par un reflet uniforme, blafard, voilé, rappelant cette lueur inquiétante qui accompagne les éclipses. Quelques vapeurs, condensées en traînées cotonneuses et blanchâtres, planaient sur les eaux; la ville, silencieuse, paraissait obéir à un sommeil magique: c'était une entière évocation de la nature romantique du Nord. » Plus loin, à propos des aurores boréales, l'historien dépeint vivement ce qu'il a vu: « Tantôt ce sont des flammes répandues par tout le ciel et qui convergent vers un centre constant, dégagé de lueurs; tantôt, au contraire, un foyer de lumière intense darde d'éclatants rayons; ou bien un vaste mur incandescent se replie en formant des sinuosités aux arêtes vives; ou des séries de colonnes aux couleurs changeantes se dressent pour se dissoudre bientôt dans un océan de feu. » Ailleurs, quelques mots de Tacite, un de ces coups de pinceau si expressifs où il excelle, rappellent à M. Geffroy une impression d'art, le paysage du musée de Dresde où Rembrandt représente le moment qui précède l'orage. « Le vent du sud semble avoir pris possession de toute la nature et une lumière blafarde s'échappe d'un immense enroulement de nuages obliques. Ajoutez à ce souvenir une mer furieuse de Backhuysen, un ciel orange de Ruysdaël, et vous aurez une série de pages pittoresques à côté desquelles se place naturellement le poétique tableau que nous devons à l'historien romain. »

Messieurs, vous aviez le bonheur de compter parmi vous, il n'y a pas encore bien longtemps, un autre historien érudit, qui s'est fait, dans la science, un nom impérissable. Je ne puis m'empêcher de penser que M. Fustel de Coulanges,

avec l'élégante sobriété qui caractérisait son talent, ne se serait jamais permis ces échappées descriptives, ces confidences d'un ordre tout subjectif. Il appartenait à une école plus austère, celle qui veut que l'œuvre historique soit strictement impersonnelle et que, derrière l'historien, on ne voie jamais l'homme, ce qui est peut-être beaucoup demander. Certes, les livres de M. Geoffroy n'offrent pas toujours cette cohésion rigoureuse, ce développement logique, cette rectitude de construction que réclament avant tout les partisans de la science ascétique et de la vérité sans parure : mais l'air y circule assez largement, et le charme n'y fait pas défaut. C'est que l'homme, chez lui, ne se résignait pas à une disparition aussi complète, et que le patriote surtout ne pouvait se résoudre, tout en pratiquant l'impartialité voulue par la science, à taire, d'une façon absolue, sa pensée et ses sentiments.

On a souvent agité cette question grave : s'il est légitime de poser en principe que l'historien ne doit être d'aucun temps ni d'aucun pays. Discussion de pure théorie. En réalité, la nature ne connaît pas et ne connaîtra jamais cet être de raison, qui ne sent pas, n'a pas de préférences, et ne se passionne pour rien. Quand un historien se proclame dégagé de toute influence extérieure, de toute idée préconçue, de tout sentiment autre que l'amour inflexible du vrai, craignons qu'il ne s'en impose à lui-même et ne nous trompe de bonne foi. Il est bien difficile que cette sérénité reste imperturbable, que cette insensibilité ne se démente pas. Et, en particulier, l'affection que nous portons au pays natal, pour l'honneur duquel nous écrivons, n'est pas facile à dissimuler : elle perce et se montre tou-

jours, quoi qu'on fasse : il s'agit seulement de la laisser paraître plus ou moins. Elle est très apparente dans les livres de M. Geffroy. On peut même dire qu'elle a presque entièrement inspiré son œuvre historique ; qu'elle en a été le ressort et la vie. Jamais l'amour de la France, le souci de ses gloires d'autrefois, de ses progrès et de son avenir, n'ont été séparés, en lui, de sa passion scientifique pour la vérité.

Quand il composait, en 1848, sa thèse sur Milton, il se plaisait à retrouver dans l'Angleterre du temps de Cromwell une image des événements qui se passaient en France et l'expression anticipée des doctrines qu'on y prêchait. C'était presque un livre d'actualité. Quand il déchiffrait les manuscrits des archives de Suède, c'était surtout pour y découvrir ce qui intéressait l'histoire de France, et y suivre la trace de l'influence exercée par notre littérature et notre civilisation sur celles de toute l'Europe du nord. En 1851, il écrit, pour instruire les Français, trop ignorants de l'histoire scandinave, l'excellent résumé où il esquisse à grands traits le passé, l'état actuel et le développement littéraire de la Suède, de la Norvège et du Danemark. Son étude sur la princesse des Ursins, publiée en 1859, n'est que l'histoire du gouvernement de Louis XIV et de la société française agissant en Espagne pour y importer nos idées et nos institutions avec notre domination politique. En 1867, il commençait ainsi la première page de son *Gustave III*. « Le principal objet de ce travail est de montrer, dans un cadre restreint, l'intéressante diffusion des idées et des mœurs françaises pendant les vingt années qui ont précédé la Révolution. » Il a consacré à M^{me} de Maintenon, aux diplomates français

du XVII^e et du XVIII^e siècle, à la reine Marie-Antoinette, des travaux critiques et historiques de premier ordre, monuments d'une science large et précise, élevés à la gloire de notre passé. Il ramenait tout à la France; et il ne l'aimait pas seulement dans les siècles disparus. Il voulait servir le pays de toutes les forces de son intelligence, par son talent d'historien, comme par la réelle capacité qu'il avait acquise dans les choses de la politique et de la diplomatie.

Car cet érudit était né diplomate, et par intervalles, il le fut. En 1854, notre ministre des Affaires étrangères s'avisa de comprendre qu'un homme d'un esprit aussi fin, qui savait tant de langues et connaissait à fond l'histoire de toutes les cours de l'Europe, était admirablement placé pour bien voir et dire clairement ce qu'il avait vu. Au moment de la guerre de Crimée, M. Geffroy jouait déjà son rôle de diplomate hors cadres et d'informateur officieux. Plus tard, il travaille sur la question danoise et l'affaire des duchés, au quai d'Orsay, dans le cabinet même du ministre Thouvenel. Puis il reçoit la mission de parcourir l'Allemagne, étudie Berlin, Dresde, Munich, constate, au passage, les effrayants progrès de cette force redoutable, organisée pour la conquête. et envoie quelques rapports alarmants. Ils ne produisirent aucun effet. On les trouva même de mauvais goût. La clairvoyance du voyageur lui faisait tort à Paris, mais elle le rendit populaire à Copenhague, où le portrait de Geffroy, « défenseur du Danemark », ornait toutes les vitrines : ce qui n'empêcha pas les Danois de perdre le Slesvig-Holstein. Quand survint, en 1870, la catastrophe qu'il avait pressentie de si loin, il

soutint vaillamment les souffrances du siège, servant la patrie aux ambulances, et peut-être mieux encore à la *Revue des Deux Mondes*, où il sut nous venger poliment des insultes d'un savant prussien.

Son ouvrage sur *Rome et les Barbares*, lu, à la place même où je parle, en 1872, publié en 1874, fut écrit sous le coup du chagrin profond que lui avait causé l'écroulement de la grandeur française. Rendons-lui cette justice, que son patriotisme blessé et meurtri ne l'entraîna pas, malgré l'occasion si tentante, à violer l'impartialité professionnelle. Ni par des attaques directes, ni par des allusions trop faciles, il n'essaya d'introduire la politique dans la science, et de prendre sa revanche de la défaite. Loin de chercher à restreindre l'influence du germanisme, il ne fit aucune difficulté de reconnaître que le génie allemand, combiné avec le génie romain et avec l'élément de civilisation supérieure apporté par le christianisme, avait formé le monde moderne, et la société française comme toutes les autres. Il hasarda même cette opinion (restée pour nous à l'état d'hypothèse) que certains traits du germanisme, et des meilleurs, se sont mieux conservés en France et dans les nations anglo-saxonnes, que chez les Allemands eux-mêmes, pénétrés de bonne heure, plus profondément qu'on ne croit, par l'élément latin et slave. C'est l'unique malice, non pas d'intention, mais de fait, qu'il se soit permise, et elle était légère. Il a pu dire, avec toute raison, que *Rome et les Barbares* n'était pas un livre d'actualité, et qu'il ne s'y agissait que de science : exemple remarquable de vertu historique, que nos voisins de l'Est n'ont pas souvent imité. Les sentiments personnels de M. Geffroy

ne se sont fait jour, et encore avec discrétion, que dans la préface, où il reproche à l'Allemagne moderne d'avoir mal défendu contre la Prusse sa nationalité propre et de s'être laissée entraîner, par elle, à la politique malheureuse dont les étapes ont été, après le partage de la Pologne, le démembrement du Danemark, et l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine. Le seul passage de ce livre où l'auteur se soit laissé aller à son émotion, est la dernière phrase de la dernière page, celle qu'il avait, plus que personne, le droit d'écrire : « En ce temps de désastre, la science est devenue plus que jamais un devoir envers le pays. Le célèbre mot d'ordre de Septime-Sévère mourant, la France l'adopte pour se relever et vivre, sachant bien que, dans le travail patient, elle trouvera de quoi venger son honneur et retremper son énergie ».

L'étude impartiale de l'histoire considérée comme un moyen de servir la France, telle a toujours été, avant comme après nos malheurs, la conception de M. Geffroy. Ce n'était pas, vous le savez, celle de M. Fustel de Coulanges. Celui-ci demandait à l'historien (je cite ses propres expressions) « le détachement du présent et un oubli aussi complet que possible des questions qui s'agitent autour de lui. » Jamais M. Geffroy n'eût accepté cette condition. L'éminent auteur de la *Cité antique* aimait son pays et l'a prouvé ; lui aussi combattit de sa plume, en 1870, le savant germain dont je parlais, et revendiqua hautement, pour l'Alsace-Lorraine, le droit de disposer d'elle-même ; lui aussi aurait réprouvé, comme l'a fait M. Geffroy en termes excellents, « ce vague cosmopolitisme qui, prétendant abaisser d'injustes barrières, parvient seulement à éteindre dans le cœur de

l'homme quelques-uns de ses meilleurs instincts ». Mais, en histoire, il avait peur du patriotisme, voyant quel singulier usage la science allemande en avait fait.

Pour M. Fustel, l'influence de la race sur les destinées des peuples existe à peine. M. Geffroy professait une opinion exactement contraire : « Quiconque voudrait nier, a-t-il écrit, les influences ethniques dans l'histoire générale, risquerait de nier l'initiative des différents génies, et, pour tout dire, la liberté en même temps que la solidarité humaines. » M. Fustel ne croyait guère à l'action des individualités puissantes et s'en est rarement préoccupé. M. Geffroy s'est attaché surtout à mettre en relief les grandes figures de l'histoire scandinave ou de l'histoire de France. Il y a deux catégories d'historiens : ceux qui font de la science en surface et ceux qui travaillent en profondeur. M. Fustel était de la seconde et M. Geffroy de la première. Ce n'est pas à dire que celui-ci fût superficiel : il avait trop d'érudition véritable pour ne pas laisser sa trace partout où il passait ; mais il lui plut de passer partout. Son esprit curieux scruta tous les domaines de l'histoire, en dehors du terrain scandinave, devenu comme sa propriété. Archéologie et histoire romaine, germanisme et moyen âge, renaissance italienne, royauté française au XVII^e et au XVIII^e siècle, révolution française, histoire contemporaine dans les différents pays d'Europe, M. Geffroy a tout connu, tout abordé, tout éclairé de ses propres lumières. M. Fustel n'a creusé que deux sillons, mais avec quelle rigueur de démonstration, quelle puissance d'analyse, quel art consommé de dessiner les foules, de reconstituer l'œuvre de la multitude anonyme, d'entrer dans les

sentiments et les idées des hommes d'autrefois ! Il a fait de l'histoire une création originale et il l'a écrite d'un style à lui, qui défie toute comparaison.

Entre ces deux méthodes, il n'y avait de commun que l'amour désintéressé de la vérité. Et combien ces deux hommes, par leur genre de vie, se ressemblaient peu ! L'un, confiné dans son cabinet de travail, au milieu des livres qui l'absorbaient, comme un bénédictin dans sa cellule, et, de propos délibéré, fermant ce sanctuaire aux bruits du dehors ; l'autre, mondain et causeur aimable, les yeux ouverts sur tout le présent comme sur tout le passé, et de ce qu'il voyait et entendait ne cessant de grossir le trésor de ses connaissances universelles. Logiquement, l'idéal historique de M. Fustel paraît supérieur ; mais lui seul, ou peu s'en faut, était capable de le réaliser. La discipline de M. Geffroy, plus accessible à l'immense majorité des esprits, plus humaine en quelque sorte, avait chance d'être plus féconde. Elle donnait des fruits d'une saveur moins exquise, mais produisait en abondance, et cette richesse variée avait son prix.

Dans l'œuvre si considérable de ce maître, le choix s'impose. Il faut s'arrêter de préférence devant les personnages historiques de premier ordre, qu'il a fait revivre pour nous avec leur couleur propre et leurs véritables traits. Selon toute apparence, la postérité continuera à les voir tels que M. Geffroy les a dépeints. Son nom restera lié pour toujours à ces grands noms.

Le Nord anglo-saxon et scandinave fut, dès le début, et resta jusqu'à la fin, l'objet de sa prédilection visible.

Les Français ne connaissaient en Milton que le poète du *Paradis perdu*; il leur révéla le pamphlétaire, l'auteur de nombreux manifestes politiques et religieux, l'apôtre de la liberté de la presse, le républicain ennemi de la royauté jusqu'au régicide inclusivement. Esquisse curieuse, tracée avec chaleur, amusante parfois. Elle montre Milton plaidant la légitimité du divorce, assimilant l'union de deux caractères mal assortis à l'union contractée avec une hérétique, mais étonné de voir sa théorie si vite appliquée par sa femme, qui l'abandonna après deux ans de mariage. Ce réformateur voulait tout changer, et, en particulier, le système d'enseignement des universités anglaises, vraiment suranné et puéril, à en juger par ce titre d'une dissertation donnée à Cambridge : « Le jour est-il supérieur à la nuit. » Un des bons résultats que Milton attendait de sa réforme scolaire est à noter, pour des Français : « Nous n'aurons plus besoin, dit-il, que des messieurs de Paris se fassent les superficiels et ruineux précepteurs de notre belle jeunesse et nous renvoient nos enfants transformés en bouffons, en singes et en baladins. »

L'Angleterre n'a pas longtemps retenu M. Geffroy. Des recherches approfondies aux archives de Stockholm et d'Upsal décidèrent de sa spécialité scientifique et de tout son avenir d'historien. Il voulut refaire l'histoire de Suède en ajoutant aux documents locaux les rapports des agents étrangers, surtout des Français, et, en même temps, éclairer d'une vive lumière l'histoire de France avec les documents suédois. C'est ainsi qu'il a pu tout d'abord compléter et rectifier, par ses *Lettres inédites de Charles XII* (1852) et son édition du *Charles XII* de Vol-

taire (1854), l'idée que le public européen s'était faite du héros de Narva. Ce soldat uniquement occupé de son métier, passionné pour la guerre au point de répondre à ceux qui lui parlaient de mariage : « Je suis marié avec mon armée, à la vie, à la mort », nous apparaît avec un cœur aimant, capable des sentiments les plus délicats, trouvant, pour écrire à ceux qui étaient l'objet de son affection, des expressions d'une tendresse profonde. Ce soi-disant ignorant était un homme fort instruit, qui étudiait l'hébreu, faisait des cartes et savait les mathématiques. Au demeurant, une « tête de fer » et, pour l'obstination, le digne héritier de cette reine Christine qui, après le meurtre de Monaldeschi, écrivait à Mazarin, dans une lettre encore découverte par M. Geffroy : « Pour l'action que j'ai faite avec Monaldeschi (cet euphémisme est une trouvaille), je vous dis que si je ne l'avais faite, je ne me coucherais pas ce soir sans la faire, et je n'ai nulle raison de m'en repentir. »

C'est dans les dépêches des ambassadeurs de France que les rois de Suède du XVII^e et du XVIII^e siècle se révèlent avec leur physionomie bien vivante et quelque peu farouche d'hommes de guerre que rien n'arrête, à qui la fatigue et la peur sont également inconnues. Il faut que les agents de Louis XIV suivent Charles X dans ses expéditions militaires, sur les détroits glacés qu'il traverse en traîneau au péril de sa vie, dans ses chasses à l'ours, où le chasseur, fût-il roi, est parfois obligé de se prendre corps à corps avec le gibier. Charles XII leur donne audience dans la tranchée, au milieu des balles. Dur métier, et dangereux, que celui d'ambassadeur à la cour de Suède ! il

arrive qu'on y meurt à la peine, témoin d'Avaugour, en 1656. La vie de ces héros de la diplomatie est prodigieuse : on les voit traînant un énorme bagage, un personnel nombreux, à travers des pays sans chemins, où les vivres souvent font défaut, courant après le roi de Suède qu'ils ont peine à saisir, courant aussi après leurs appointements, qu'ils atteignent toujours trop tard. C'est miracle qu'ils puissent tenir bon, faire figure, et représenter dignement ce souverain de France qui les paye si mal. Ils le proclament néanmoins, avec fierté, « le premier des rois », comme la couronne de France est la première couronne d'Europe. Tous les jours, ils écrivent « qu'ils n'ont pas un sou », qu'ils sont obligés, pour vivre, de vendre leur vaiselle d'argent ; mais ils ne cessent de distribuer les gratifications de leur maître aux hommes d'État du pays, aux conseillers ecclésiastiques, aux ministres et à leurs femmes, au roi de Suède lui-même que sa dignité n'empêche jamais d'accepter les cadeaux et les subsides de son « très cher frère ». Savoir verser à propos la pluie d'or : un des grands secrets de la diplomatie de cette époque. Mais nos ministres ont bien d'autres affaires, surtout l'immense labeur de la correspondance quotidienne avec Louis XIV, avec ses secrétaires d'État, avec tous les agents français haut placés. Que n'exige-t-on pas d'eux ? Rayons détachés du roi-soleil, ils doivent, eux aussi, protéger les lettres, les sciences et les arts, et montrer à l'étranger « quelque image des splendeurs de Versailles ». Au temps de la reine Christine, un de ces diplomates à tout faire l'aidait à former sa bibliothèque, ses collections de manuscrits, et relisait avec elle dans ses moments perdus (il en trouvait !) Épictète, Tacite et Virgile.

Tout ce que nous savons de ces hommes, si fortement trempés de corps et d'esprit, nous le devons à M. Geffroy. En publiant leurs instructions et leurs rapports, en leur consacrant ces notices précises où l'œuvre de toute une vie est clairement résumée, il a payé, en quelque sorte, une dette nationale. Car cette diplomatie fut une de nos gloires : elle eut sa grande part dans les triomphes de la politique française, après le traité de Westphalie. Elle a fondé et soutenu la tradition qui permit à Louis XIV et à ses successeurs, comme l'a si bien dit M. Geffroy lui-même, « d'envelopper la Baltique, l'Empereur et l'Allemagne ; de contre-balancer dans le Nord, l'Angleterre et la Hollande ; de contenir, pour un temps, la Russie et la Prusse ». Elle a réussi à créer, entre Français et Suédois, une entente justifiée par les intérêts les plus évidents des deux peuples. Si elle avait pu obtenir, par surcroît, ce qu'elle a toujours voulu, l'étroite union des États scandinaves contre les dangereuses visées du Slave et du Germain, quel service rendu à la paix, et quelle garantie de stabilité pour l'équilibre d'une partie de l'Europe ! Mais l'antagonisme invétéré des trois races du Nord et les imprudences de quelques rois de Suède ont empêché cette conception d'aboutir. Elle est restée une théorie de diplomates, un de ces principes que tout le monde approuve et que personne ne consent à appliquer.

Un homme a incarné, par excellence, cette amitié séculaire de la France et de la Suède, et tenté même de s'en servir pour défendre, avec une rare énergie, sa prérogative de roi et l'indépendance de son pays. Gustave III est devenu, à ce titre, le héros préféré de M. Geffroy, et il a

porté bonheur à l'historien. Le livre consacré à sa mémoire est son œuvre la plus achevée, celle où la nouveauté des détails, l'ampleur des aperçus, la vérité vivante des peintures et l'agrément du récit donnent au lecteur la satisfaction la plus pleine. Sujet bien séduisant que ce petit roi de Suède, à la mine éveillée, intelligence aimable et vive, ouverte à toutes les curiosités, âme vaillante, capable de toutes les hardiesses, à qui il n'a manqué, pour réussir, qu'une volonté mieux pondérée et des circonstances plus propices!

Le portrait que M. Geffroy en a tracé, d'une main sûre, restera parmi ceux qui honorent notre littérature historique. L'intérêt du livre, pour nous, ne s'épuisera pas, car la biographie de ce Suédois, si Français de cœur et d'esprit, n'est qu'un chapitre excellent d'histoire de France. Paris et Versailles y apparaissent autant que Stockholm : nos diplomates, nos hommes et nos femmes de lettres, les personnages de la cour de Louis XVI, Louis XVI lui-même et Marie-Antoinette, y parlent et agissent au premier plan. Jamais on n'avait mieux montré, avec une abondance de preuves plus décisives, à quel point l'Europe du XVIII^e siècle fut tributaire de notre civilisation, engouée de nos idées, de nos livres et de nos modes, passionnée jusqu'au délire pour la France intellectuelle, au moment où s'affaissait, en pleine décadence, la France politique. Jamais l'histoire n'avait mis aussi crûment en lumière les secrètes ambitions, l'avidité cynique d'un Frédéric II et d'une Catherine, préparant de loin à la Suède le sort qu'ils faisaient subir à la Pologne, et trouvant dans leur premier crime, au lieu de remords,

l'appétit d'en commettre un second. On applaudit au courage de Gustave III, engagé dans une lutte périlleuse avec l'aristocratie suédoise, pour le salut de la nation entière. On éprouve un vif intérêt à voir ce roitelet déjouer les machinations de ses puissants voisins, tromper leur convoitises, leur enlever d'avance, à force d'adresse et d'audace, la proie dont ils se croyaient sûrs. La diplomatie française, qui gouvernait la Suède avec Gustave, put revendiquer sa part dans cette victoire. Il importe de ne pas l'oublier : c'était alors le seul point de l'Europe où la France eût gardé quelque prestige, et nos rois de sincères amitiés.

Mais cette effigie héroïque a son revers, que M. Geffroy, historien toujours scrupuleux, ne dissimule pas. Humeur inconstante et inégale, vanité incorrigible, perpétuel besoin de paraître et de poser, tendance bizarre au mysticisme, et surtout impuissance presque absolue à garder la juste mesure, tous ces travers de l'homme, chez Gustave, ont fini par nuire gravement au roi. On peut se contenter de sourire, quand on le voit, à Rome, recevoir un empereur d'Allemagne en négligé du matin, avec le grand cordon de l'Étoile polaire passé par-dessus sa robe de chambre, ou grimper, à l'anglaise, jusque dans la boule de la coupole de Saint-Pierre, pour y inscrire son nom, ou encore, à Paris, goûter avec une ardeur juvénile tous les plaisirs intellectuels et autres, depuis la visite à l'Académie, le bal de l'Opéra et le souper chez les grandes dames à la mode, jusqu'au pèlerinage d'Ermenonville, et à la séance de magnétisme autour du baquet de Mesmer. Quand, après avoir épuisé les spectacles de Paris, ce touriste couronné déclare

que son idéal sera d'y terminer gaiement ses jours, dans un hôtel acheté sur les boulevards, il nous paraît simplement excentrique. Il est ridicule, quand, la nuit, dans son château de Drottningholm, il se livre, à peine vêtu, à des opérations cabalistiques, évoquant pendant plus d'une heure des esprits qui n'apparaissent pas. Il est inquiétant, quand on le voit ruiner ses finances pour satisfaire sa passion du théâtre tournée en monomanie, donner ses audiences à l'Opéra, et mendier auprès des souverains de l'Europe l'argent nécessaire à ses fêtes. Devenu roi absolu, pour sauver la Suède du péril extérieur, il abuse de son autorité au dedans, jusqu'à priver ses sujets des libertés les plus élémentaires, et quand la Révolution française éclate, cet esprit si avisé ne comprend rien au mouvement qui allait transformer la France et l'Europe. Il n'y voit que l'occasion, pour lui, de jouer le premier rôle, en formant et en dirigeant la croisade des rois contre les Français insurgés. Il ne s'aperçoit pas qu'en Suède, les nobles, qui le détestent, s'unissent aux partisans de la démagogie, et que ces haines entassées montent peu à peu jusqu'à sa personne.

L'attentat du 16 mars 1792, raconté par M. Gefroy avec une sobriété si expressive, donna l'exemple du régicide. Gustave III, frappé à mort dans ce théâtre de la cour où il vivait jour et nuit, fut la première victime expiatoire des abus de l'absolutisme. D'autres allaient le suivre de près, ce roi et cette reine qu'il aimait tant et dont la délivrance lui tenait si au cœur, qu'il avait quitté la Suède, au moment de la fuite de Varennes, pour courir au-devant d'eux et les attendre, avec une anxiété fébrile, sûr la frontière des Pays-Bas.

M. Geffroy avait trouvé à Stockholm, en préparant son *Gustave III*, des documents inédits qui éclairaient d'un jour assez vif le rôle politique de Marie-Antoinette. Il joignit à son livre une étude critique des plus ingénieuses sur les lettres attribuées à cette reine et rendit ainsi aux historiens l'inappréciable service de leur fournir un terrain solide, déblayé des faux autographes et des imprimés apocryphes dont on l'obstruait à plaisir. Il avait si bien réussi qu'en 1874, le directeur des Archives de Vienne, M. d'Arneth, l'associa à son importante publication de la correspondance secrète échangée entre Marie-Thérèse et son ambassadeur à Paris, le comte de Mercy-Argenteau. Dans l'introduction qui précède ces deux beaux volumes, M. Geffroy put nous présenter, d'après des textes authentiques, une Marie-Antoinette véritable, celle d'avant la Révolution. Désormais, grâce à cette abondance de documents rigoureusement contrôlés, la lumière était faite; l'histoire n'avait plus qu'à rendre son arrêt.

La jeune femme de Louis XVI, insouciant et folle de plaisirs, qui prenait la vie comme une fête perpétuelle et la royauté comme un jouet, apparaît décidément innocente des fautes graves et irréparables dont ses ennemis l'avaient chargée. De cette redoutable enquête, son honneur est sorti intact. En dépit des légèretés et des imprudences coupables, elle conserve le droit à l'estime, elle reste sympathique, et M. Geffroy, qu'elle a visiblement séduit, après tant d'autres, semble même excuser ses défauts en observant qu'ils étaient de nature à plaire aux Français presque autant que ses qualités. Il s'empresse de rappeler ce mot d'un contemporain : « On aurait fait une jeune souveraine exprès

pour la nation française qu'on n'aurait pas mieux réussi. » Il demande qu'on n'oublie jamais, je cite ses expressions mêmes, « les difficultés extraordinaires qui l'ont assaillie comme femme et comme reine, et qu'on n'abjure pas à son égard une pitié qui n'est que justice ». Il prend évidemment à son compte le jugement porté sur elle par son frère Joseph II : « C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fonds solide d'honnêteté et de vertu, avec cela de l'esprit, et une justesse de pénétration qui m'a souvent étonné. »

Le portrait est ressemblant, Messieurs, et l'on peut s'y tenir. Mais la singulière existence, en vérité, que celle de cette souveraine d'un grand État, passant ses nuits à jouer au lansquenet, à se promener avec une bande joyeuse sur les terrasses de Versailles, à intriguer, jusqu'au matin, dans les bals de l'Opéra, pendant que Louis XVI, « ce pauvre homme », comme elle l'appelait, qui n'aimait que la serrurerie, la chasse, le loto ou le colin-maillard, dormait depuis neuf heures du soir ! Et quelles mœurs étranges, dans cette cour où l'on ne savait tuer l'ennui qu'en s'amusant avec fureur ! De jeunes officiers, comme Esterhazy et Bézénval, sont autorisés par Marie-Antoinette elle-même à lui servir de gardes-malades, pendant une rougeole, alors que le roi, pour qui on craint la contagion, est exclu de la chambre royale. Des favorites d'une vertu médiocre, mais aimables et sensibles, comme on l'était à Trianon, se disputent la tendresse et l'argent de la jeune reine : dangereux entourage, et si mal jugé qu'un abbé diplomate, chargé par l'impératrice d'Allemagne de veiller sur la moralité de sa fille, ose jeter à Marie-Antoinette ces pa-

roles incroyables : « L'inconduite en tout genre, les mauvaises mœurs, les réputations tarées et perdues sont un titre pour être admis dans votre société, ce qui vous fait un tort infini. » Et que dire des frères du roi, de ce comte de Provence et de ce comte d'Artois dont le moindre défaut est de se colleter à coups de poing sous les yeux de leur belle-sœur, qui se précipite pour les séparer « en grand danger d'être battue » ?

Avertie de ces scandales, Marie-Thérèse sermonne sa fille, au nom de la dignité royale et de la vertu allemande. Mais ce qui lui importe le plus, sans aucun doute, c'est d'avoir en elle, auprès de Louis XVI, un intermédiaire puissant, qui maintienne la France dans l'alliance impériale et subordonne la politique de Versailles à celle de Vienne. M. Gefroy hésite à croire que ce rôle ait été celui de Marie-Antoinette : il rappelle certains désaccords de la mère et de la fille ; mais la majorité des faits qu'il cite lui-même, avec sa conscience habituelle, prouvent que la reine de France était aussi disposée à servir les intérêts de son pays natal que ceux de son pays d'adoption. Il faut la voir, dans les lettres de Mercy, demander qu'on lui dictât ce qu'elle devait dire au roi, l'apprendre par cœur, puis, livrer son assaut dans de longs entretiens, où elle recourait même aux larmes. Elle intervient dans toutes les affaires, extérieures et intérieures ; elle exerce une pression continue sur le roi, sur les ministres ; ce sont là des faits indéniables. C'est elle qui a renversé d'Aiguillon, et elle s'en vante, mais c'est elle aussi qui a exigé le renvoi de Turgot et de Malesherbes, et elle n'ose pas l'avouer à sa chère maman. « Je ne suis pas fâchée de ces départs, lui écrit-

elle, mais je ne m'en suis pas mêlée. » Les dépêches de Mercy lui donnent ici un démenti formel et M. Geffroy a le chagrin de reconnaître qu'elle ne dit pas la vérité.

C'est la vérité, Messieurs, que notre confrère a recherchée encore, avant toutes choses, quand il esquissait, avec cette sincérité délicate qui fut sa marque d'auteur, deux autres figures de femmes historiques, la princesse des Ursins et M^{me} de Maintenon. Les reines, décidément, l'attiraient. Car M^{me} des Ursins, dont l'inépuisable trésor de Stockholm lui a fourni beaucoup de lettres inédites, exerça pleinement le pouvoir royal, en Espagne, sans avoir épousé le roi. Elle en usa dans l'intérêt de la France, son pays natal, et aussi pour le bien de la monarchie espagnole, brisant les résistances de la noblesse, tenant tête à l'Inquisition. M. Geffroy a bien rendu les traits virils de cette grande dame, une aventurière de génie, qui eut toutes les audaces, y compris celle de vouloir, auprès de Louis XIV, faire concurrence à M^{me} de Maintenon. « Il y a quelque chose dans M^{me} des Ursins que je ne comprends pas », écrivait celle-ci en 1704, « on ne peut pas la faire partir de Versailles ». Ces deux femmes ne s'aimaient pas et se le prouvèrent, au moins en paroles. Mais M^{me} de Maintenon eut une chance plus complète : jusqu'à la fin d'un règne interminable, elle resta reine de France, bien qu'elle n'ait jamais consenti à en prendre le titre, le rang et les honneurs publics. Il lui a suffi d'en porter les charges et d'en avoir l'influence secrète.

Elle doit beaucoup à M. Geffroy, et d'abord son principal titre de gloire, ses lettres, qu'il a débarrassées de toutes les altérations dont le faussaire La Beaumelle les

avait masquées au point de les rendre méconnaissables. Elle lui doit plus encore, sa réputation, que Saint-Simon, cet ennemi redoutable, avait terriblement compromise ! La préface que M. Geffroy a mise en tête de ses deux volumes des *Lettres et Entretiens* (1885), est un morceau de choix, dont Nisard, juge sévère, disait à l'auteur lui-même : « Vous avez, dans ces pages excellentes, toute la raison, toute l'élévation d'esprit et de sentiment, et beaucoup du tact exquis de la dame. » Cette préface et les notices qui relient les lettres de manière à former un récit d'une seule teneur, ont remis M^{me} de Maintenon sous son vrai jour et à sa place définitive.

La sympathie évidente qu'inspire à l'historien cette femme « d'une société si délicieuse et d'un esprit merveilleusement droit », comme disait M^{me} de Sévigné, ne l'empêche pas de reconnaître ses défauts et de les montrer. Il ne se dissimule pas que l'origine de cette fortune sans précédents, l'éducation donnée aux bâtards de Louis XIV, issus d'un double adultère, répugne quelque peu à la délicatesse des consciences modernes. Nous trouvons étrange, avec lui, la distinction de la vertueuse et dévote M^{me} Scarron, répondant à l'offre qui lui était faite : « Si les enfants sont au roi, je le veux bien, mais il faut qu'il me l'ordonne. » Il l'explique, en historien, par les idées du temps, par l'adoration universelle dont la royauté était l'objet, par la moralité du XVII^e siècle qui n'était pas tout à fait la nôtre. Mais une fois que le point de départ est admis, il ne reste plus qu'à louer, sans réserve, la fermeté de conduite de M^{me} de Maintenon, sa correction irréprochable, et la rare élévation morale qui lui permit de conserver un jugement sain et une

volonté modérée et discrète, dans une situation bien faite pour tourner les têtes les plus solides. Ambitieuse, sans doute (plus que ne l'a dit M. Geffroy, qui atténue un peu trop son intervention dans les petites et les grandes affaires du règne) et fort habile, à coup sûr, mais de cette habileté propre aux âmes d'élite, qui consiste, selon le témoignage qu'elle se rendit fièrement à elle-même, « à n'avoir rien à se reprocher, rien à cacher, rien à craindre ».

J'ai rappelé, Messieurs, les principaux titres que M. Geffroy s'est acquis à l'estime et à la reconnaissance des historiens : mais je suis loin encore d'avoir épuisé la matière. Il resterait à étudier en lui un des hommes qui ont le plus contribué, durant sa longue carrière de président du jury d'agrégation et de professeur de faculté, à relever le niveau de l'enseignement historique, et à le diriger dans la voie féconde où il est entré. Il faudrait surtout montrer M. Geffroy remplissant en Italie, avec le succès que vous savez, une des missions les plus flatteuses et les plus délicates qui puissent incomber à un savant français. Ce qu'il fut à Rome, dans ce petit coin de France du palais Farnèse, où il savait si bien attirer les étrangers qui nous aiment et imposer le respect à ceux qui ne nous aiment pas, ses amis l'ont dit mieux que je ne saurais le faire et avec une autorité que je ne puis avoir. Car j'ai trop peu connu (et je le regrette aujourd'hui plus que jamais) celui dont vous m'avez fait le très grand honneur de me donner la place. Je n'ai pas été son élève ; j'ai enseigné à la Faculté de Bordeaux vingt-deux ans après qu'il en fut sorti, et quand je suis devenu son collègue à la Sorbonne, il avait cessé

d'y professer. Beaucoup d'entre vous ont vu sans doute plus souvent que moi, la physionomie distinguée et fine de cet homme de science, qui fut, en même temps, un homme du monde d'une courtoisie exquise, correct et élégant comme un de ces diplomates de race dont il avait l'allure réservée et un peu froide. Mais tous ses amis (et il en a laissé ici plusieurs) savent ce que cette réserve apparente cachait de vraie bonté, de tendresse intime et de dévouement infatigable aux deux grandes idées qu'il n'a jamais cessé de confondre en un même culte, la patrie et la vérité.

1. The first part of the document discusses the general principles of the project and the objectives to be achieved. It also outlines the scope of the work and the resources available.

2. The second part of the document describes the methodology used in the study. This includes the selection of the sample, the data collection methods, and the statistical techniques employed for data analysis.

3. The third part of the document presents the results of the study. The findings are discussed in detail, and the implications of the results are explored. It is noted that the study has provided valuable insights into the subject matter.

4. The fourth part of the document discusses the conclusions drawn from the study. It highlights the key findings and offers suggestions for further research. The authors express their appreciation to the participants and the funding agency.

5. The final part of the document contains the references and the appendix. The references list the sources used in the study, and the appendix provides additional information related to the research.

